

*... d'aujourd'hui*  
*... que je suis avec*  
*... de la vie*

Fantoumata

une dernière  
lettre à mon  
meilleur ami



Fantoumata

Une dernière lettre  
à mon meilleur ami

© Fantoumata, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3895-0

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« J'écris sur l'amour comme si je le connaissais si bien, mais pour être honnête, l'amour et moi nous ne nous sommes pas encore officiellement rencontrés »

Inconnu

À ma mère.

J'ai toujours pensé que le premier roman que je publierai serait celui où je parlerai d'elle. Une biographie. Puis en grandissant, j'ai compris que parler de sa vie revenait à parler de la mienne. Parler de soi, chose qui n'est absolument pas tâche aisée surtout quand il faut remuer certaines douleurs.

« La confiance noie la douleur ».

Mariama Ba

## Chapitre 1

Dis, te souviens-tu des dernières vacances d'été insouciantes que nous avons passées ensemble ?

Nous étions alors âgés de huit ans. Ces dernières avaient coïncidé avec une saison d'hivernage des plus rares. Nous avions droit à la pluie chaque jour ; matin comme soir. C'était à notre grand bonheur. Nous avions pris l'habitude de nous faufiler tôt le matin hors de nos maisonnées et ceci malgré les mises en garde de nos parents. Nous nous retrouvions à la pointe des pieds devant chez toi. Tu m'attendais le doigt sur les lèvres, m'interdisant de faire le moindre bruit. Je gloussais à chaque fois avant de te prendre par la main et de t'entraîner vers l'un des grands bancs en ciment. Nous y montions et commencions à nous baigner sous la pluie. Les gouttelettes étaient souvent fines à cette heure. Leurs contacts avec notre peau nous faisaient frémir de joie et nous nous mettions à sauter, poussant des cris de bonheur oubliant même que nous ne devions pas alerter nos familles. Puis poussant le jeu plus loin, nous prétendions qu'un des étangs formés au beau milieu de la rue était une piscine. Nous nous y bousculions et nous mettions à nager. C'est la voix d'une de nos mères allant au marché qui nous faisait tout le temps sursauter. Calebasses coincées entre la taille et l'aisselle, elles nous intimidaient de tel ordre que nous reprenions nos esprits et regagnions rapidement nos demeures respectives.

— Nous vous avons à maintes reprises répété qu'un garçon et une fille ne devraient pas s'amuser ensemble !

C'était toujours la même phrase que nous recevions juste après s'être séparés, boudeux. Mais ceci ne nous arrêtait jamais. En effet, après une rapide douche et un petit déjeuner copieux, nous nous retrouvions une nouvelle fois mais devant chez moi. Nos tablettes de bois avec nous, main dans la main, nous engagions la route menant chez « Oustaz<sup>1</sup> » où nous apprenions les bases du Coran. À l'heure du déjeuner, nous rentrions pour manger les mets succulents préparés avec amour par nos mamans avant de passer à la sieste obligatoire. Cette fois-ci, c'étaient nos pères qui l'exigeaient. Il fallait donner un peu de répit à nos braves mères afin qu'elles puissent vaquer à d'autres occupations (faire le thé-Ataya-, rendre visite s'il y'a lieu à des proches, préparer le dîner...). Dix-sept heures tapantes, nous nous réveillions et à peine les visages lavés, nous nous précipitions chez le chef de quartier où notre goûter nous attendait. C'était de coutume depuis des générations que Mame<sup>2</sup>, la femme du chef de quartier, nous distribue des tranches de pain au chocolat. Elle se procurait ces miches de pain à la petite cantine du coin avant de les diviser en cinq tranches. Tous les enfants s'y bouscullaient pour une petite part symbolique. Impensable de le rater, et si par malheur notre sieste s'était prolongée, nos mères se chargeaient de récupérer nos parts pour ainsi éviter des crises de colère à notre réveil. Je salive, rien qu'au souvenir du goût de notre goûter, il était unique, enveloppé d'insouciance.

Tu te demandes sûrement comment j'arrive à me rappeler des détails aussi précisément. Tu avais l'habitude de me dire que je possède une mémoire d'éléphant car tu ne te souvenais jamais de certains faits. Ces souvenirs sont revenus en moi naturellement ce matin en préparant mon café. Ceci m'arrive souvent d'ailleurs, presque à chaque instant de ma vie. Tu le sais mieux que moi, comme tu me le répètes, j'ai une solide mémoire.... Et ces souvenirs, qui te concernent, sont indélébiles.

Et tu te questionnes par la même occasion pourquoi je t'écris ainsi n'est-ce pas ?

Tu sais Mamour, il y'a des tas de choses que j'aurais voulu te dire à une certaine époque, des faits qui me reviennent incessamment et tourmentent mes nuits que j'aurais pu éviter...Mais je n'avais jamais su comment le faire. J'avais naïvement et délibérément choisi le silence. À ces moments-là, pour moi, c'était tout à fait naturel. Aujourd'hui je me noie dans ces regrets, aussi douloureux qu'enveloppés de délices. Tels de vieux souvenirs ineffaçables. Je vois le temps s'effriter nonchalamment sans que je ne puisse d'une main l'arrêter. Au gré qu'il avance, s'écument en moi les braises qui représentent notre enfance à une autre époque. J'ai ainsi tant de choses à dire, néanmoins nulle oreille attentive à l'horizon. Je décide ainsi d'invoquer nos années d'amitiés comme l'avait entrepris Ramatoulaye en écrivant à sa meilleure amie Aïssatou cette si longue lettre<sup>3</sup>.

Alors laisse-moi le faire, pour une dernière fois, peut-être qu'ainsi, tu arriveras à me comprendre et j'arriverais par la même occasion à comprendre ce qui nous est arrivé.

Je t'adresse cette dernière lettre, mon cher meilleur ami.

## Chapitre 2

S'il fallait un début à notre histoire, ce seraient bien nos parents. L'histoire de leur rencontre nous a été rabâchée maintes fois. Tu dois toujours la mémoriser par cœur je parie. Rires. Ils se sont connus en classe de seconde générale au lycée Van Vollenhoven, actuel Lamine Gueye. Tout de suite ils ont formé une bande eux quatre et devinrent inséparables. Témoin d'une amitié solide, ils ont continué à cheminer ensemble même à l'université où ils suivaient différentes filières. Mais pas seulement, ils achetèrent des maisons dans le même quartier (face à face) et se marièrent entre eux. Indéniablement, nous aussi, notre amitié était prédestinée à partir de là. D'ailleurs, nos parents ont tenu depuis notre naissance à ce qu'on soit les meilleurs amis du monde. Les fêtes se célébraient ensemble, les vacances, les sorties, les cadeaux, les établissements scolaires...rien ne nous séparait toi et moi. Même si plus le temps passait et qu'ils ont vu à quel point nous étions fourrés ensemble jusqu'à que nous partagions les mêmes habitudes, ils ont fait de leurs maximums pour diminuer notre cadence. Tu restais un garçon et moi une fille, il ne fallait pas qu'on perde notre nature et que tu essayes de porter mes robes et moi que je développe une tendance de « garçon manqué ». D'ailleurs ils ne manquaient pas de nous le rappeler chaque fois que nous en faisons trop avec nos jeux. Mais tu sais, j'ai toujours trouvé que tes parents étaient plus souples par rapport aux miens. Ils toléraient certaines choses comme les baisses de moyenne scolaire tandis que les miens ne m'autorisaient même pas à être à la deuxième position de ma classe. Nous avions ces petites différences mais rien ne changeait à quel point notre amitié était prédestinée et nous le consolidions avec nos multiples jeux.

Tiens, en parlant de nos jeux, te souviens-tu de notre favori ? Le jeu de « PapaMaman<sup>4</sup> ». Le concept en soi était enfantin. Il suffisait que tu dises :

— On joue à papa et maman ?

— Oui ! Je répliquais tout excitée.

— Tu vas être maman, moi papa. C'est la nuit, maintenant allons dormir.

Le jeu débutait toujours ainsi. Nous nous cachions dans le grenier à côté de l'enclos des moutons. Bien que ces derniers bêlaient à tue-tête et que la puanteur de leurs excréments nous parvenait de là où on était caché, nous ne nous décourageons pas et montions notre « lit ». Ce dernier était constitué le plus souvent d'un carton étalé à même le sol. Nous restions couchés ainsi collés pendant quelques minutes, les yeux fermés, feignant de dormir. Ensuite nous nous levions et tu simulais d'aller au travail pendant qu'à mon tour je préparais un repas imaginaire. Nous pouvions répéter ce jeu tous les jours sans jamais nous lasser, c'était un de nos moments favoris où nous nous employions à remettre sur scène théâtrale la vie quotidienne de nos parents. L'adage qui appelle la vigilance de comportements devant les enfants était bien fondé car nous répétions exactement ce que nous voyons notre entourage faire à longueur de journée.

Puis au milieu de ces fameuses vacances et ses jeux, une nouvelle personne s'invita soudainement, à ma grande désapprobation. Il s'agissait de la fille de l'une des voisines, Aïta. Elle nous épiait toujours de par leur cour lors de nos jeux et s'y invita petit à petit. Cette intrusion me déplaisait tu sais. Nous avions l'habitude de partager ces moments à huit clos et te voir lier d'amitié graduellement avec elle fit affoler mon petit cœur d'enfant. Notre jeu de « PapaMaman » se faisait désormais avec elle et la plupart du temps je suis exclue ou indexée comme étant l'enfant à laver et congédier à l'école. Elle dirigeait désormais nos moments de prédilection.

Aïta était assez sournoise et rebelle, elle allait tout le temps au-delà des règles établies par nos parents. Je crois c'est la chose qui me déplaisait en vérité sur sa personne. Je me rappelle encore le jour elle avait demandé à voir ton zizi. Je m'étais offusquée innocemment ; mère m'avait mise en garde, il ne faut jamais